L'AUTOTRADUCTION : DILEMME SOCIAL ET ENTRE-DEUX TEXTUEL

Rainier GRUTMAN
Université d'Ottawa, Canada

Abstract : Self-translation has finally been deemed a topic worthy of study. In addition to ongoing research on canonical authors, the focus has recently shifted to include minority writers who translate themselves in order to reach a larger audience. For them, however, self-translation can become a double-edged sword: while heightening their profile, their translations can marginalize work done in the minority source-language, thus confirming the dominant position of the majority target-language. On the textual level, the question whether self-translations are "mere" translations or actual rewritings, cannot be answered in absolute terms either but will also depend on the prevailing attitudes in the target literary system.

Longtemps négligée parce que tenue pour un épiphénomène (voir les témoignages réunis par Santoyo 2005), l'autotraduction est en passe de devenir un objet digne d'étude. Aux travaux désormais classiques sur Beckett, Nabokov et autres Julien Green[1], il s'en est ajouté de nombreux autres. Ces recherches récentes portent notamment sur des auteurs moins connus, issus de régions diverses, mais qui ont en commun de se servir d'une langue de moindre diffusion (le catalan, l'afrikaans, le gaélique, le yiddish…), nous faisant ainsi prendre conscience du fait que l'autotraduction n'est pas une expérience réservée à quelques élus. Dans le contexte de bilinguisme asymétrique, de diglossie, qui est souvent le leur, la

[1] Voir la bibliographie dans Grutman 1998 et Oustinoff 2001 : 284-288.

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

décision de se traduire soi-même, à l'instar du choix d'une langue d'écriture, aura une plus grande portée (Grutman 2003, Kremnitz 2004, Lagarde 2004).

À vrai dire, obligeant l'écrivain à remettre sur le métier une œuvre qu'il croyait achevée, l'option de l'autotraduction représente du travail supplémentaire et ne va donc jamais de soi. Les témoignages de la plupart des ceux qui se sont prêtés à cet exercice en confirment le caractère pénible, fastidieux, répétitif. Nabokov décrivait le processus comme "sorting through one's own innards, and then trying them on for size like a pair of gloves" (lettre à Zenaïda Schakovskoy, citée par Beaujour 1989: 90). Quant à Beckett, il parlait des « terres désolées et sauvages de l'autotraduction », traversée du désert qui prenait « plusieurs mois misérables[2] ». D'autres auteurs bilingues s'y refusent carrément. Dans une entrevue accordée à *Libération*, la Canadienne anglaise Mavis Gallant, installée à Paris depuis belle lurette et parfaitement à l'aise en français, explique pourquoi elle n'a jamais songé à se traduire elle-même dans cette dernière langue: cela lui semblerait aussi absurde que de « refaire une peinture dans un autre ton » (Devarrieux 1993: 15). Même un Jorge Semprun, qui accepte pourtant volontiers sa condition de bilingue franco-espagnol, rechigne devant la tâche. Interrogé au sujet de *Veinte años y un día*, le premier roman qu'il ait directement écrit dans sa langue maternelle, il écarte la possibilité d'en préparer une version française. Non seulement parce qu'en tant qu'auteur, il ne se sentirait « pas obligé d'être fidèle » (ce qui lui paraît être la tâche du traducteur), mais encore parce qu'à quatre-vingts ans, « le temps qui [lui] reste pour écrire est mesuré »; il « préfère consacrer ce temps à un autre roman » (Semprun 2004). Il faut dire à sa décharge que Semprun a déjà tâté de l'autotraduction et que l'expérience n'avait pas été concluante. Après son passage au ministère espagnol de la Culture (1988-1991), il prend définitivement congé de son pays natal dans *Federico Sánchez vous*

[2] "I have nothing but wastes and wilds of self-translation before me for many miserable months to come", confiait-il à un ami (*The Village Voice* du 19 mars 1958, p. 8, cité par Cohn 1961: 617).

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

salue bien, livre qu'il rendra lui-même en espagnol sous le titre *Federico Sánchez se despide de ustedes*. Ce faisant, il apprit que la traduction consistait moins en une transposition purement linguistique qu'en une réorientation du texte vers un public nouveau, qui n'avait pas les mêmes attentes et ne possédait pas du tout les mêmes références politiques et culturelles (Tanzmeister 1996 : 86-87, 96). Loin de lui fournir un cadre propice à la liberté créatrice, l'autotraduction s'avéra contraignante.

Elle apparaît souvent en effet comme un rite de passage, voire un passage obligé, dans la trajectoire d'auteurs bilingues qui choisissent, ou sont obligés, de changer de langue d'écriture (Beaujour 1989: 51). Dans un certain nombre de cas, pour des raisons personnelles ou familiales (études, exil politique, mariage, héritage, etc.), ce changement se double d'un déplacement, d'une translation au sens mathématique du mot. Pour pouvoir s'intégrer à la société d'accueil, ces écrivains « translingues » doivent traverser un fleuve d'oubli et laisser derrière eux la partie intraduisible, littéralement non-transférable, de leur culture d'origine.

Tout autre est la situation d'auteurs issus de sociétés déjà marquées par un contact prolongé entre deux (voire plusieurs) langues, comme le sont notamment les pays issus des différentes vagues de décolonisation. N'ayant jamais été à l'abri de la diversité linguistique, ces auteurs peuvent changer de langue sans avoir à migrer, sans se trouver dans la situation d'« extraterritorialité » décrite par George Steiner (2002: 15-25). Contrairement aux Nabokov, Beckett ou Semprun de ce monde, qui louvoyaient entre des langues dites « de culture », cette deuxième catégorie d'écrivains bilingues n'ont pas non plus deux armes égales à leur disposition. À côté d'une « grande » langue, ils se servent d'une langue de moindre diffusion, ou symboliquement dominée, ou l'un et l'autre à la fois.

C'est précisément ce qui distingue la démarche de quelqu'un comme Rachid Boudjedra de celle d'un Beckett ou d'un Semprun. Certes, grâce à l'autotraduction, la distribution complémentaire de leurs deux langues d'écriture a progressivement pris la forme d'un dédoublement, mais les valeurs socio-politiques accordées à ces

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

langues traduisent des enjeux fort différents ici et là. Quand, au début des années 1980, Boudjedra décide d'écrire en arabe, il doit reconquérir cette langue originaire que l'administration française avait interdite dans son Algérie natale. *Mutatis mutandis*, c'est la situation dans laquelle se serait peut-être trouvé le protestant irlandais Beckett si, comme certains de ses confrères catholiques, il avait grandi dans un milieu plus ouvert au gaélique[3] : au lieu de faire alterner l'anglais et le français, probablement les langues les plus lues au monde, il aurait peut-être eu à choisir entre l'authenticité et l'universalité. De même, si Semprun avait appartenu à la bourgeoisie de Barcelone plutôt qu'à celle de Madrid, il aurait pu se tourner vers le catalan, langue fortement réprimée par le général Franco, plutôt que vers le français appris à l'école : la portée politique de son choix n'en aurait été que plus grande…

N'en déduisons pas trop vite que Boudjedra est l'exception qui confirme la règle. Bien au contraire : des cas comme le sien sont légion dans des régions propices à la création bilingue et partant, à l'autotraduction. Souvent hélas, le contact des langues n'y est pas symétrique. Dans l'ancienne Union soviétique, des auteurs issus de « minorités ethniques » qui s'étaient fait un nom dans l'une des nombreuses langues régionales cherchaient parfois à obtenir une plus large audience en reprenant eux-mêmes leurs œuvres en russe. Du point de vue de la réception nationale, c'est-à-dire à l'échelle du pays tout entier, ces autotraductions faisaient même figure de versions orginales (Dadazhanova, 1984). De telles forces centripètes de diffusion intranationale sous-tendent également la démarche des autotraducteurs irlandais et écossais qui transposent leur œuvre gaélique dans la langue commune au Royaume-Uni, ou celle des écrivains espagnols qui choisissent de rendre accessible au public hispanophone leur œuvre préalablement édifiée en catalan, en galicien ou en basque.

[3] Beckett mentionne en 1937 un poste de bibliothécaire auquel sa mère l'encourageait à poser sa candidature, « assuring me that my ignorance of Gaelic was of no significance » (cité par Arndorfer 1997: 42).

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

L'Espagne post-franquiste a en effet été marquée par une augmentation du trafic autotraductionnel. Auparavant scolarisés dans la « lengua compañera del Imperio » (selon la formule ancienne d'Antonio de Nebrija détournée par les fascistes), les membres des différentes minorités nationales sont depuis plus d'une génération formés dans leur langue maternelle : si le catalan a fait les progrès les plus spectaculaires, le galicien et même le basque ont également le vent dans la poupe. L'écrasante majorité reste cependant bilingue, de telle sorte qu'ils peuvent toujours aussi se servir du castillan. La Catalogne surtout a produit une cohorte impressionnante d'auteurs qui font la navette entre les langues voire se traduisent eux-mêmes, que ce soit occassionnellement (comme c'est le cas de Terenci Moix) ou de manière plus systématique (comme chez Baltasar Porcel, Carme Riera et Andreu Martín). Pour ces générations nouvelles, l'espagnol n'est pas (encore) une langue étrangère, ce qui en fait d'excellents médiateurs sur le plan linguistique et culturel (voir les articles rassemblés dans Arnau i Segarra et al., 2002 et Lagarde, 2004, ainsi que Heinemann, 1998: 211-229).

Un certain nombre d'auteurs minoritaires d'Espagne préfèrent cependant laisser à d'autres le soin de les traduire dans une langue qu'ils maîtrisent fort bien par ailleurs. Là n'est pas la question. Interrogé à ce sujet, le romancier galicien Manuel Rivas avoue que l'autotraduction, en l'obligeant à « [s]'enfermer à nouveau dans un texte », représenterait pour lui « un risque et parfois une insatisfaction » (cité par Villena 2006). Ailleurs, les réticences sont de nature moins ontologique que politique, probablement en raison du statut plus précaire encore de la langue-source, par laquelle il ne faut plus passer dès lors que l'œuvre est disponible dans une « grande » langue. Comme le montrent les recherches de Corinna Krause (2005) sur l'Écosse, la multiplication d'anthologies de poésie bilingues, présentant côte à côte les versions gaélique et anglaise des poèmes (l'une et l'autre de la main de l'auteur), est une arme à double tranchant. S'il est vrai que cette initiative a rendu plus visible la création en gaélique, il paraît tout aussi certain qu'elle tend à confirmer la position dominante de la langue majoritaire. Il est en

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

effet dans la nature même de l'édition bilingue d'introduire une hiérachie entre les deux versions, voire de permettre de faire l'économie de l'une d'entre elles : le lecteur anglophone lire ainsi les poèmes dans sa langue, se contentant le plus souvent de jeter un coup d'œil sur le texte qui figure sur l'autre page, dans « l'autre » langue. On comprend dès lors qu'un traducteur militant comme Christopher Whyte, qui préfère traduire *en* gaélique plutôt que *du* gaélique, ait pu carrément condamner les autotraductions : "They tend to support the assumption that, since we have the poet's own translations, the originals can be dispensed with" (2002: 70). Autrement dit, si l'on décide *a priori*, sans examen empirique, que les autotraductions sont des créations à part entière, on risque d'effacer les originaux, ce qui n'est pas sans poser problème.

D'où la question qui traverse la plupart des travaux sur la question : quel est le statut de l'autotraduction en tant que texte? S'agit-il d'une traduction (fût-elle *sui generis*) ou plutôt d'une forme de re-création? Comme beaucoup de critiques, Jacqueline Risset penche pour la seconde option dans son analyse de la version italienne, établie par Joyce lui-même, de quelques fragments de *Finnegans Wake*. Ce n'était pas la première fois que Joyce intervenait dans la traduction de son œuvre la plus hermétique. Mais alors que les responsables de la traduction française l'avaient consulté après la rédaction d'un brouillon satisfaisant (dont le premier jet était dû à nul autre que Samuel Beckett), les traducteurs italiens, eux, lui avaient laissé franc-jeu. Aussi les résultats finals sont-ils incommensurables aux dires de Risset entre cette dernière version et la française, pourtant préparée par une équipe de polyglottes bien au fait de la poétique joycienne (Soupault 1931). La traduction italienne de la main de Joyce lui-même « ne consiste pas […] en une recherche d'hypothétiques equivalents du texte "original" (c'est-à-dire donné, définitif), mais en une élaboration ultérieure qui représente […] une sorte de prolongement, une étape nouvelle, une différenciation plus poussée de la matière verbale en activité. » (Risset 1973: 49) Se plaçant « sous le signe de Dante » (Risset 1973: 56), mettant à contribution le dialecte de Trieste, Joyce

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

aurait, tel Dieu, insufflé la vie à sa créature, l'investissant du même coup d'un « génie » et d'une autorité auxquels une traduction allographe, eût-elle reçu le sceau d'approbation du maître, ne peut guère prétendre. Car l'enjeu véritable que cache la distinction établie ici est la vieille notion d'*auctoritas*, apanage institutionnel des auteurs (*auctores*) d'œuvres originales depuis le Romantisme au moins. Le grand poéticien Gérard Genette résume bien le débat du point de vue de la critique littéraire[4] quand il postule que « le droit à l'infidélité est un privilège auctorial » (1987 : 372).

Que pour cette même raison, les autotraducteurs ne se sentent « pas obligé[s] d'être fidèle[s] » (pour reprendre la phrase déjà citée de Jorge Semprun) fait peu de doute. Que cette attitude se traduise toujours par un travail de réécriture va déjà moins de soi: dans l'état actuel de la recherche, dire qu'un autotraducteur prend toujours davantage de libertés qu'un traducteur « normal » relève de la pétition de principe. En examinant une série de cas concrets, on trouverait peut-être autant d'autotraducteurs qui collent littéralement à leur texte que d'écrivains qui s'en servent comme d'un tremplin, pour se réécrire. Il n'est pas non plus exclu de trouver les deux cas de figure chez un même écrivain: étudiant les autotraductions du surréaliste roumain Gherasim Luca, Iulian Toma (2004: 58-59) constate que tantôt il se traduit « presque mot-à-mot », tantôt il « améliore » sensiblement son texte en le modifiant en profondeur.

Certes, le public lecteur aura tendance à faire confiance à l'autotraducteur, ce « traducteur privilégié » (Tanqueiro 1999), « particulièrement bien placé » (Gunnesson 2005: 35, 106) pour connaître les intentions et les maladresses de l'auteur du simple fait que ces intentions étaient les siennes! (Fitch 1988: 125) Mais il arrive à ce même public de se méfier des autotraducteurs : le montre assez le dossier Nancy Huston. Romancière canadienne établie à Paris depuis de nombreuses années, Huston fait carrière en français avant de

[4] De par sa vocation interdisciplinaire, la traductologie n'a pas à se limiter à ce seul point de vue, bien sûr, d'autant que Genette (2004 : 12) lui-même se décrit volontiers comme un « simple lecteur de traductions » et avoue ne pas être particulièrement qualifié dans le domaine.

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

retrouver son anglais maternel, à l'occasion d'un roman sur ses Prairies natales: *Plainsong* (soit à la fois chant des plaines et plain-chant). Quand la version française, *Cantique des plaines*, écrite immédiatement après la première ébauche anglaise et élaborée dans un va-et-vient constant entre les deux langues, remporte le prix du Gouverneur général du Canada dans la catégorie « roman en langue française », cela provoque une levée de boucliers au Québec : journalistes, écrivains et éditeurs s'offusquent de ce qu'une traduction puisse être couronnée d'un prix réservé aux œuvres originales… Comme quoi la réponse à la question concernant le statut de l'autotraduction – « simple » traduction ou authentique travail de réécriture – ne saurait être absolue mais dépendra aussi de la société et du système littéraire qui accueilliront le nouveau texte.

Il est vrai cependant, et je terminerai là-dessus, qu'en raison de leurs conditions de production tout à fait particulières, certaines autotraductions tendent à rendre inopérante la distinction entre original et copie. Naguère, j'avais proposé de les appeler « simultanées » (Grutman 1998: 20) pour mieux les distinguer des autotraductions « différées », préparées à partir d'originaux achevés et publiés. En effet, comme ces derniers ont souvent déjà mené une existence autonome, voire connu une réception critique, ils imposeront à l'autotraducteur des limites qui ne sont pas si différentes de celles dont tient compte tout traducteur d'une œuvre qui appartient déjà au domaine public. En revanche, les autotraductions simultanées sont (comme leur nom l'indique) entamées avant que les versions premières ne soient achevées, ouvrant un dialogue entre les deux textes et permettant à l'auteur d'ajuster le tir en se traduisant. Telle est aujourd'hui la façon de procéder de Nancy Huston, telle fut hier la manière principale de Samuel Beckett, qui avait peu à peu pris l'habitude d'entamer le texte dans la deuxième langue (souvent l'anglais) alors même qu'il n'avait pas terminé la première version (souvent française). Cette sorte de pollinisation croisée crée entre les deux versions un lien dynamique dont ne rendent effectivement pas compte les termes « original » et « traduction » (Fitch 1988: 130-135; Oustinoff 2001: 254-263). Ainsi, quand bien

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

même ses textes individuels ne mettraient pas en scène le bilinguisme de leur auteur, l'œuvre de Beckett prise dans son ensemble est foncièrement bilingue, car chaque version anglaise y appelle sa contrepartie française et vice versa. Brian Fitch a joliment exprimé ce paradoxe en observant que "while the first version is no more than a *rehearsal* for what is yet to come, the second is but a *repetition* of what has gone before, the two concepts coming together in the one French word *répétition*." (1988: 157) C'est peut-être là, dans la possibilité de créer une œuvre occupant cet espace tiers ouvert par l'entre-deux, que réside la véritable liberté de l'autotraducteur.

Bibliographie:

Arnau i Segarra, Pilar & Pere Joan i Tous, Manfred Tietz (dir.) (2002): *Escribir entre dos lenguas: escritores catalanes y la elección de la lengua literaria = Escriure entre dues llengües : escriptors catalans i l'elecció de la llengua literària*, Kassel: Reichenberger

Arndorfer, Martin (1997): *Samuel Beckett : Fragen zur Identität eines zweisprachigen Schriftstellers*, Wien, Praesens

Beaujour, Elizabeth Klosty (1989). *Alien Tongues: Bilingual Russian Writers of the 'First' Emigration*, Ithaca, NY, Cornell University Press

Cohn, Ruby (1961): "Samuel Beckett self-translator", *PMLA* 76, p. 613-621

Dadazhanova, Munavvarkhon (1984): "Both are primary: an 'author's translation' is a creative re-creation", *Soviet Studies in Literature* 20(4), p. 67-79

Devarrieux, Claire (1993) : « Gallant: Paris est un jouet », *Libération (hors série: les 80 livres de l'année)*, mars, p. 14-15

Fitch, Brian T. (1988): *Beckett and Babel. An Investigation into the Status of the Bilingual Work*, Toronto: University of Toronto Press

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

Genette, Gérard (1987) : *Seuils*, Paris : Seuil
Genette, Gérard (2004) : « Entretien accordé à Muguraş Constantinescu », *Atelier de traduction* 2 , p. 11-16.
Grutman, Rainier (1994) : « Honoré Beaugrand traducteur de lui-même », *Ellipse* 51, p. 45-53
Grutman, Rainier (1998): « Autotranslation », dans Mona Baker (dir.), *Encyclopedia of Translation Studies*, London, Routledge, p. 17-20
Grutman, Rainier (2003) : « Bilinguisme et diglossie : comment penser la différence linguistique dans les littératures francophones? » dans Lieven D'hulst et Jean-Marc Moura (dir.), *Les études littéraires francophones : état des lieux*, Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 113-126
Gunneson, Ann-Mari (2005) : *Écrire à deux voix. Eric de Kuyper, auto-traducteur*, Bruxelles , P.I.E.-Peter Lang
Heinemann, Ute (1998): *Schriftsteller als sprachliche Grenzgänger. Literarische Verarbeitung von Mehrsprachigkeit, Sprachkontakt und Sprachkonflikt in Barcelona*, Wien, Praesens
Klein-Lataud, Christine (1996) : « Les voix parallèles de Nancy Huston », *Traduction-Terminologie-Rédaction* (Montréal), 9(1) , p. 211-231.
Krause, Corinna (2005): "Finding the Poem - Modern Gaelic Verse and the Contact Zone", *Forum* 1. En ligne : http://forum.llc.ed.ac.uk/issue1/Krause_Gaelic.html (page consultée le 29 décembre 2006)
Kremnitz, Georg (2004): *Mehrsprachigkeit in der Literatur. Wie Autoren ihre Sprachen wählen*. Wien, Praesens
Lagarde, Christian (dir.) (2004) : *Écrire en situation bilingue*. Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan
Oustinoff, Michaël (2001) : *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction. Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov*. Paris, l'Harmattan
Risset, Jacqueline (1973) : « Joyce traduit par Joyce », *Tel Quel* 55, p. 47-58

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)

Santoyo, Julio César (2005) : “Autotraducciones: una perspectiva histórica“, *Meta* 50(3), p. 858-867

Semprun, Jorge (2004) : « Entretien à l’occasion de la parution de Vingt ans et un jour », en ligne: http://www.gallimard.fr/catalog/entretiens/01049083.htm (page consultée le 20 juin 2006)

Soupault, Philippe (1931) : « À propos de la traduction d’Anna Livia Plurabelle », *La Nouvelle Revue française* 19(212), p. 633-634.

Steiner, George (2002) : *Extraterritorialité. Essai sur la littérature et la révolution du langage*, Paris, Hachette (éd. orig. 1971)

Tanqueiro, Helena (1999): “Un traductor privilegiado: el autotraductor.” *Quaderns: Revista de traducció* 3, p. 19-27.

Tanzmeister, Robert (1996) : „Sprachliches Relativitätsprinzip und literarische Selbstübersetzung am Biespiel von Jorge Semprúns *Federico Sánchez vous salue bien* und *Federico Sánchez se despide de Ustedes*“, *Quo vadis, Romania?* 7 , p. 67-100

Toma, Iulian (2004) : “L’auto-traduction chez Gherasim Luca”, *Atelier de traduction* 1, p. 52-59

Villena, Miguel Ángel (2006) : “Autores con dos lenguas, traducir o reescribir?”, *El País*, supplément *Babelia* du samedi 28 octobre. En ligne: http://www.elpais.com/articulo/semana/Autores/lenguas/traducir/reescribir/elpbabsem/20061028elpbabese_2/Tes (page consultée le 29 décembre 2006)

Whyte, Christopher (2002): “Against Self-Translation.” *Translation and Literature* 11(1), p. 64-71

BDD-A5017 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:36 UTC)